

État des lieux de la littérature franco-ontarienne (2)

Marginalité et ascendance historique

L'effort de vouloir se donner une identité est une des préoccupations majeures de tout pratiquant d'une littérature minoritaire ou marginale. Etre dans les marges veut dire, presque par synonymie, être inconséquent, inférieur, indéfinissable, indéterminé, inexistant... enfin, être classé dans un complexe de négativisme qui réifie l'être ou le réduit en nullité. Le vain effort de rompre ce moule de pensée prend des formes multiples. En général, il s'agit d'une lutte inégale — du petit contre le grand, du faible contre le puissant — et donc une lutte en quelque sorte tragique, parfois même digne de pitié et d'admiration. Analyser cette lutte, ce tourment, c'est entrer dans la psychologie profonde, aussi bien que dans la sociologie quotidienne, de l'écrivain de la marginalité. Une des fréquentes manifestations de cette psychose littéraire et existentielle se révèle dans l'acharnement du littéraire marginal, dont l'identité est minimisée, méprisée, moquée, à se relier à l'histoire, à vouloir se donner une ascendance historique. Il est un oxymore vivant. Un vide qui veut se remplir d'un autre vide. Celui qui n'a pas de présence actuelle, cherche à se relier à l'absence, à ce qui n'existe plus, au passé. Etre, en somme, dans ce qui n'est pas ou dans ce qui n'est plus.

Ce jeu associatif, d'ailleurs, est tout à fait égoïste, même s'il prend souvent une apparence altruiste. On fait semblant de revendiquer une injustice historique. Celui qui, dans le présent, se sent marginalisé, traqué, exploité, bafoué, opère un transfert de ce complexe vers un fait ou bien une figure historique qui fait écho à sa plainte. Refaire l'histoire, la réévaluer ou la déformer à sa guise, c'est, en quelque sorte se refaire, se donner une dimension au-delà de son être inconséquent.

Parfois, par ce jeu associatif, il remue les cendres d'un martyr que l'histoire a injurié. Or le littéraire marginal franco-ontarien qui s'engage dans ce jeu bute, à sa surprise, contre un mur, contre un temps vide, dépeuplé. Où, en fait, trouver ces martyrs ontariois? A vrai dire, il n'y en a pas ... à part quelques curés (voir les annales recensés par René Dionne) qui ont préservé le patrimoine culturel d'une paroisse, ou un maître d'école qui a épuisé ses énergies à lutter contre un effritement quotidien du parler de Windsor, de Welland, de Sudbury, de Wawa... Faute de mieux, on adopte le martyr d'un cousin proche. C'est le cas, par exemple, de Louis Riel, révolutionnaire métis, pendu dans les plaines de l'Ouest et relégué, trop longtemps, parmi les larrons de l'histoire canadienne. Le Franco-manitobain-ontariois... Paul Savoie trouve en Riel

une digne appartenance. “J’ai aussi appris que j’étais l’un de ses descendants,” écrit-il. Le cercle se resserre. J’entre dans le tourbillon du passé.”¹ Il le traduit dans la langue de ses persécuteurs. Il le chante. Il adopte sa voix de hargne et de colère. Riel devient pour lui une béquille, un bâton de pèlerin sur son chemin de poète errant. Depuis, l’ombre de Riel lui confère une dimension existentielle, une sorte d’identité:

je me mirais
dans un étang farouche

pauvre Narcisse
épris
d’une image dissolue.²

Depuis, tout ce qu’il écrit pâlit, disparaît dans cette ombre, illisible, vite oublié...

Parfois, le jeu associatif comporte un événement, une grande cause. Mais dans ce cas aussi l’écrivain ontariois bute contre un mur. Où trouver les causes nobles? Il n’y a pas eu de révolution ontarioise, pas de Plaines d’Abraham, pas de déportation massive chez nous. Il épouse donc la cause d’autrui. Prenons l’exemple du bard Patrice Desbiens, l’Orphée du nord ontarien. Dans sa langue de taverne, ce poète de la bohème, fustige à coeur joie la couronne, la *maple leaf*, la *mappe* du Canada et ses confrères ontariens. Voici son “état des lieux” de la poésie franco-ontarienne:

Les poètes franco-ontariens
sont des idiots savants
mais ils gagnent toujours
à la loterie

Ils sont toujours
à la recherche de
la sortie de secours

Dans leur coeur
ils sont leur propre
pays

Toute leur vie
ils ont cherché
l’âme soeur

Ils ne veulent pas finir
par lui faire l'amour
sur son lit de mort.³

Malgré cette disposition satirique, malgré sa nouvelle appartenance québécoise, ce poète n'en est plus apprécié dans sa résidence montréalaise. Bientôt, l'Université Laurentienne, à Sudbury, lui décernera un *Doctoris honoris causa*. Lui aussi deviendra donc un *idiot-savant*!...

Ce recours à l'histoire n'est pas propre seulement à l'écrivain marginal de l'Ontario. Par exemple, l'Algérienne Assia Djebar a chanté les martyrs de son pays. Elle a remonté dans le temps jusqu'à saint Augustin pour réclamer son tombeau dépaysé. Ces efforts ont épaissi sa figure d'écrivaine. Le moment historique— une guerre civile et le mouvement féminin — l'ont favorisée. Mais, pour l'écrivain ontarien, ce jeu associatif, ne lui apporte aucun épaississement. A vrai dire, il se retrouve irrémédiablement plus dilué, plus inconsistant!...

Notes

¹ Glen Cambell ed., *Selected Poetry of Louis Riel*. Tr. Paul Savoie. Toronto: Exile Editions, 1993.

² Paul Savoie, *Bois brûlé*. Montréal: Éditions du Noroît, 1989.

³ Patrice Desbiens, *Rouleaux de printemps*. Ottawa: Éditions Prise de Parole, 1999.

Sergio Villani